

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 8

15 AVRIL 1887

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉSINCARNATION D'ALLAN KARDEC a été célébré le 3 mars par les spirites habitués à se rendre au cimetière ce jour-là, et le 3 avril, le dimanche le plus rapproché du 31 mars, par les personnes que leurs occupations retiennent pendant la semaine; ces cérémonies prouvent la vitalité de la cause et sont une affirmation du respect constant que les adeptes d'Allan Kardec professent pour lui et sa compagne. Un beau soleil a favorisé les groupes pendant ces deux jours, et le soir de chaque visite au dolmen du maître, un banquet fraternel les a réunis respectueusement pour le fêter avec joie et entrain fraternel.

La *Revue Spirite* fait un tirage des nombreux discours qui ont été prononcés le 3 avril; le cahier du premier mai les contiendra.

DE LA PRIÈRE A TOULOUSE

Messieurs, pendant l'année 1873, à Toulouse, un membre de notre *Cercle de la morale spirite*, M. Delprat, fit dans nos séances mensuelles une série de conférences très suivies, dans lesquelles, « il étudia la Création à l'origine Terrienne et la suivit dans son évolution et dans son développement successifs jusqu'à la venue de l'homme : il constata l'infériorité des races primitives, en les comparant à l'humanité civilisée de l'époque actuelle, grandement développée, mais peu avancée au point de vue psychique. Il conclut alors à la nécessité, à la valeur de la prière pour l'être humain arrivé à un certain degré d'avancement.

« Dans les derniers mois de l'année précédente et pour donner un aliment de plus à nos réunions reprises depuis la réorganisation de notre Cercle, quelques membres insistèrent auprès de l'auteur de ces conférences afin qu'il les renouvelât et pût, par ce moyen, remettre à l'étude la question de la prière. »

Il se rendit à notre désir, avec d'autant plus d'empressement qu'il y était lui-même « sollicité par ses guides spirituels ».

Après avoir cité les diverses explications et appréciations contenues « dans
« les ouvrages fondamentaux de la Doctrine spirite concernant la « prière »,
« les diverses études du vénéré maître et des écrivains distingués qui ont
« écrit sur ce sujet dans la *Revue Spirite*, il conclut et définit la prière ainsi
« que suit :

« La prière est une action magnétique et fluidique dirigée par la pensée
« et la volonté. La prière agit de trois manières bien distinctes : par attrac-
« tion, projection et répulsion. La prière est une force aussi réelle dans la
« nature que l'attraction, la cohésion et la force centripète ou centrifuge.
« Elle est soumise comme toutes les forces de la nature à des lois qui la
« gouvernent. »

Il émit aussi cette opinion « que cette sentence évangélique : « l'homme
ne vit pas seulement de pain » est une sentence très positive, très vraie ;
il conclut ainsi :

« La prière pour l'être humain arrivé à un certain degré de développement
« est un aliment non seulement nécessaire, mais indispensable pour l'éle-
« ver personnellement dans la hiérarchie des êtres pensants et conscients,
« et pour l'aider aussi à élever ses frères en humanité. »

Pour vous donner un aperçu de ses conférences, nous vous adressons la
dernière qu'il a lue au Cercle, le dimanche 6 juin 1886, ainsi qu'une commu-
nication des Esprits guides qui assistent ordinairement l'auteur.

Plusieurs communications d'Esprits obtenues par les médiums parlants,
plusieurs appréciations écrites ou verbales ont été aussi émises par divers
membres du Cercle ; nous avons cru utile, et il a été décidé qu'il vous en se-
rait adressé quelques-unes ; nous les recommandons à votre attention.

Si elles ne se prononcent pas d'une manière positive (comme celle de
M. Delprat), sur la valeur réelle de la prière, son essence comme force de la
nature, sur sa manière d'agir, toutes néanmoins concluent à la nécessité de
la prière.

Certains d'entre nous considèrent qu'on ne peut rien ajouter, sur ce sujet,
à ce qui fut écrit dans les ouvrages fondamentaux du maître ; tout ce que
nous pourrions dire à cet égard est superflu.

Il nous serait agréable de voir ces quelques travaux discutés, réfutés
même s'il y a lieu, car nous pouvons être abusés ou incomplètement éclairés ?

L. GADDAUX, secrétaire, rue Lascaresses, Toulouse.

M. LAFORGUE, médium. On a dit : « la prière, c'est la pensée. » Oui, mais
il y a pensée et pensée ; il y a les pensées bonnes, il y a aussi les pensées
mauvaises. La prière ne pouvant avoir que la qualité d'être bonne, il faut
donc dire : « la prière est ce qui constitue une bonne pensée ».

Mais comment définir la prière ? Il est plus difficile de dire quelle est la

définition de la prière dans ce qu'elle a d'intime que de dire ce qu'elle est en fait. D'où vient la prière ? Où va-t-elle ?

La prière vient de Dieu et elle revient à Dieu.

Qu'entendez-vous par là ? J'entends que la pensée divine, les effluves, les fluides de l'Être des êtres se disséminant en une infinité de rayonnements magnétiques, divergents, répandus à profusion dans l'Univers, vont trouver tous les êtres dans leurs infinités de conditions et d'états, lesquels, ainsi influencés, vibrent dans l'harmonie universelle.

Cette prière universelle relie le puissant à l'infime et réciproquement, elle porte au grand Maître toutes les adorations de ce qui a vie.

Médium, M. DELPRAT.

. Oui, la prière est une action magnétique et fluidique dirigée par la pensée et la volonté.

Oui, la prière est une force réelle de la nature, *très puissante* même, quand l'être humain est arrivé à un certain degré de développement pour savoir l'utiliser.

Oui, la prière, comme toutes les forces de la nature, est soumise à des lois particulières qui lui donnent plus ou moins de puissance et à la loi suprême qui règle l'harmonie générale dans tout l'univers.

Il est dit dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine spirite, chapitre concernant la prière : Vous priez presque tous, mais combien peu savent prier !

Ne prends pas à la lettre cette maxime : Tout ce que vous demanderez par la prière vous sera accordé ; mais crois fermement que la loi suprême qui règle l'harmonie générale donne toujours à chacun selon ses mérites et selon ses besoins. Mais comprends bien ceci : MERITE selon le passé et le présent et BESOIN pour le présent et l'avenir.

Dans nos précédentes communications, et pour te prémunir contre les déceptions et le découragement qui peuvent naître alors que tu ne vois pas de résultats efficaces obtenus immédiatement par les prières les plus sincères et les plus ferventes, nous t'avons dit ceci : « La prière ardente et sincère a toujours quelque bon résultat, efficace même, lorsque les perceptions très bornées sur la terre sont impuissantes à le constater. »

Et nous avons ajouté : « Les Esprits élevés sont très sensibles aux souffrances et aux épreuves des pauvres humains ; ayant passé, eux aussi, par les mêmes souffrances et les mêmes épreuves, voyant le but que vous devez atteindre et sachant combien sont sages et prévoyantes les lois de Dieu, pour le bonheur final de ses créatures, ils harmonisent toujours leur amour et leurs puissantes facultés dans le plan de l'amour divin, de sa sagesse et de sa justice. »

Nous t'avons dit encore : Nous sommes tous, *sans exception*, les artisans de notre propre destinée, — *laboremus*. — Nos diverses existences sont solidaires les unes des autres ; le présent est solidaire du passé, comme l'avenir est solidaire du présent. Nous Esprits, relativement élevés, nous avons appris que la loi de Dieu nous fait un devoir de ne jamais rien faire, ni rien dire qui puisse, en aucune manière, entraver le libre arbitre de l'être humain conscient, *afin qu'il ait toujours le mérite de ses actions*. Voilà pourquoi nous donnons, seulement, des encouragements...

Médite bien et engage frères et sœurs à méditer aussi ; ensemble, étudiez la puissance de la prière en la dégageant de toute apparence de mysticisme, de grâce et de faveur, qui tient encore une assez grande place dans la pensée des spirites. — Nous croyons le moment opportun pour ce travail.

Médium, M. BERNÈS. Comme M. Delprat j'écarte de la prière tout ce qui est métaphysique ou mystique ; je repousse l'abstraction et le mystère, le langage de la prière devant être clair, simple et précis, en différant sur le plan adopté. Je vous soumets mon opinion le plus simplement possible sur la prière.

Certaines personnes prétendent que le lieu et le moment où la prière est faite ont une influence réelle. Sous un certain rapport elles disent vrai. Si par exemple, la réunion dans une église ou ailleurs, à une heure convenue, doit amener le recueillement indispensable à toute bonne prière, je reconnais qu'elles ont raison, mais seulement parce que il y a recueillement. Si cette disposition de l'âme ne s'y rencontre pas, la prière n'est pas meilleure là qu'ailleurs.

D'autres pensent que l'efficacité de la prière consiste dans des paroles plus ou moins bien récitées. Celles-là sont, encore, dans l'erreur ; le pauvre illettré, faudra-t-il qu'il s'abstienne, ou s'adresse pour qu'il prie pour lui, à son voisin assez heureux pour avoir fait ses humanités ?

D'autres attribuent de la vertu à certaines prières apprises, composées dans une langue quelconque. Il suffirait de les avoir prononcées pour être sûr d'avoir bien prié. Il y a quelques mois, je rencontrai une vieille femme pauvre, ne demandant par l'aumône. Pensant lui faire quelque bien, je lui parlai de croyances. Elle me dit aimer le Bon Dieu et espérer aller au Ciel, sachant et récitant tous les jours une belle prière qu'un prêtre lui avait apprise jadis ; immédiatement, elle débita une sorte d'oraison en mauvais latin, avec quelques désinences en *us*, mais dont je ne pus saisir un seul mot ; elle ne comprenait rien à ce qu'elle disait, mais persuadée que ces paroles avaient du pouvoir, elle les récitait avec la plus entière confiance, avec un visage rayonnant. Je la regardais avec pitié, ce qu'elle prit pour de l'admiration. car elle me dit : Si vous le désirez, monsieur, je vous l'enseignerai.

Merci, lui répondis-je, cette prière qui paraît vous rendre bien heureuse, répétez-la tous les jours; il vous faut aussi prier en français quelquefois; Dieu vous comprendra tout aussi bien et vous aurez l'avantage de savoir ce que vous dites.

L'Évangile selon le spiritisme contient ces réflexions judicieuses :

« La prière n'a de valeur que par la pensée qu'on y attache. Or il est impossible d'attacher une pensée à ce que l'on ne comprend pas, car ce que l'on ne comprend pas ne peut toucher le cœur. Les prières en une langue inconnue ne sont que des assemblages de mots qui ne disent rien à l'esprit. Pour que la prière touche, il faut que chaque mot éveille une idée, et si on ne la comprend pas, elle ne peut en éveiller aucune. On la répète comme une simple formule qui a plus ou moins de vertu, selon le nombre de fois qu'elle est répétée; beaucoup prient par devoir, quelques-uns même pour se conformer à l'usage; c'est pourquoi ils se croient quittes quand ils ont dit une prière un nombre de fois déterminé et dans tel ou tel ordre. »

« Dieu lit au fond des cœurs; il voit la pensée et la sincérité, et c'est le rabaisser que de le croire plus sensible à la forme qu'au fond. »

Quant au mode de propagation de la prière à travers l'espace, pour se diriger vers l'être auquel nous l'adressons, je veux développer ce qu'en dit, en peu de mots, Allan Kardec, et essayer par des comparaisons de bien vous faire comprendre comment cet acte s'accomplit.

Ne vous est-il pas arrivé, quelquefois, par une de ces belles fins de journées d'automne, de vous asseoir sur le bord d'un étang? Rien ne s'agite l'air est dans un calme absolu, la surface de l'eau est plus unie que celle d'un miroir. Tout-à-coup, un moucheron la touche de son aile et, aussitôt, partent du point de contact, une multitude de circonférences concentriques qui vont toujours en s'agrandissant jusques aux bords de l'étang où elles viennent mourir.

Ceci n'est pas encore l'image de la transmission de la prière; je ne vous cite ce fait qu'afin qu'il m'aide à mieux vous expliquer le reste.

Lorsqu'on frappe ensemble deux corps durs, deux cailloux, par exemple, le choc produit dans l'air un effet à peu près semblable à celui que produit le moucheron à la surface de l'eau. Il se forme autour du point, où ce choc a eu lieu, une suite de vibrations qui s'étendent en forme de sphères avec d'autant plus d'énergie que le choc a été plus violent et ces vibrations portent, avec elles, le son auquel elles ont donné naissance jusqu'à la limite de l'atmosphère; il y a cette différence que, dans le premier cas, ce sont des circonférences visibles qui sont décrites et, dans le second, des sphères que l'œil ne peut apercevoir.

Appliquons maintenant ceci à la prière. Ce sera un peu plus abstrait, mais avec de la bonne volonté, vous me comprendrez.

Suivant Allan Kardec, il se passe, à propos de la prière, un phénomène analogue à ce que je viens de dire. Sous l'action de la volonté, le fonctionnement des organes cérébraux produit, lui aussi, un choc qui détermine des vibrations d'où jaillit la pensée. Ces vibrations n'ont pas lieu dans l'air atmosphérique comme précédemment, mais dans le fluide universel. Cependant, elles se succèdent aussi, sous forme de sphères avec une intensité qui croît en raison de celle de la volonté et du nombre des personnes mues par un même sentiment et elles vont toujours en s'éloignant, emportant avec elles la pensée, comme les vibrations atmosphériques emportent le son, et cela instantanément et à l'infini, le fluide universel étant répandu partout. Or, comme tous les êtres incarnés et désincarnés sont plongés dans ce fluide, nos prières sont entendues des esprits, en quelque endroit qu'ils se trouvent, et arrivent ainsi jusqu'à Dieu.

Telle est la théorie émise par Allan Kardec sur la transmission de la prière, théorie purement scientifique qui satisfait l'homme désireux de connaître, mais dont ne s'occupe guère celui qui a besoin de son Dieu et qui l'appelle avec la sincérité et la simplicité de son cœur.

En résumé : Pas de lieu spécial, pas d'heure déterminée, pas d'habits de cérémonie, pas de formule consacrée. La pensée, la pensée à toute heure et en tout lieu, mais la pensée partant du cœur. Elle seule peut donner de la valeur à la prière et nous mettre en présence de celui qui nous a créés, qui veut que nous lui disions tout et qui peut seul être un vrai confident. Ne savons-nous pas que les hommes, même les mieux doués, finissent par se lasser d'entendre des plaintes ? Ils ont, eux aussi, tant à souffrir, que sans être méchants ils deviennent indifférents ; ils ne savent plus donner que des consolations banales, de froids conseils quand ils n'y ajoutent pas le ton du reproche.

Mais Dieu ne se lasse jamais, lui ; ils nous écoute toujours, quelle que soit l'heure, quel que soit le lieu où l'on s'adresse à lui. il ne nous exauce pas toutes les fois que nous le prions, mais toujours il nous entend et, s'il laisse notre épreuve se continuer, il ne dédaigne pas pour cela notre prière ; il la recueille et la conserve dans son écrin comme une perle de prix pour la livrer au grand jour quand viendra l'heure où elle devra porter ses fruits.

Ainsi considérée la prière devient un besoin. J'ai trouvé quelque part une belle pensée : *La prière est la respiration de l'âme*. Peut-on trouver une définition plus heureuse ? En nous isolant du monde et du bruit, la prière rationnelle et sensée semble nous donner une vie nouvelle ; elle nous met avec Dieu dans une communion délicieuse et intime qui réveille en nous

comme un vague souvenir de la patrie que nous avons quittée, et qui nous donne la pensée consolante que nous allons bientôt y revenir. Habitueons-nous donc de bonne heure à savoir bien prier. Apprenons à nos enfants à le faire, nous leur procurerons une source de force et de courage pour le temps où l'épreuve arrivera et, de leur côté, ils nous donneront en échange de bien douces émotions si nous savons les observer et les comprendre. Ne vous êtes-vous jamais surpris à écouter la prière d'un enfant? Pourquoi nous sentons-nous attendris au son de ces voix naissantes, appliquant à la prière ce petit langage frais et pur comme le gazouillement d'un oiseau? Pourquoi, dans ces moments, ces frêles créatures nous semblent-elles transformées et ne plus appartenir à la terre? C'est qu'elles sont encore bien près de ce monde des Esprits d'où elles viennent de sortir. Elles en rapportent un parfum de pureté qui pénètre notre âme, et leurs paroles qui ne sont souvent qu'à moitié prononcées, sortent de leurs lèvres comme une ravissante mélodie.

Écoutez, pour finir, ces vers que vous connaissez tous peut-être, qui s'appliquent si bien à notre sujet et qui complètent ma pensée.

Ils sont mis dans la bouche d'un enfant :

Notre Père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin ;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.
Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir
Et mon père, et ma mère et ma famille entière.
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que ma prière
Que je vous dis matin et soir.
Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse ;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux ;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse,
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse
Pour être aimés d'eux et de vous !

Médium, M^{me} SURAN. O mot sublime qui identifie la créature à son Créateur ! Par elle notre âme s'envole vers les régions bienheureuses qu'elle contemple ; elle vivifie notre amour pour l'Infini, elle opère en nous une métamorphose si puissante que rien ne peut la détruire ici-bas.

Elle inspire en nous les sentiments du bien et du beau ; elle incarne en nous un culte qui immole tout notre être dans l'extase, car alors seulement notre corps est détaché des liens matériels, et nous ne vivons que de la vue des Esprits, vie pleine de joie et d'amour pour le beau, le sublime. Notre cœur, embrasé alors d'étincelles vivifiantes, ne forme qu'un vœu : Notre dévouement, et jouir du bonheur promis aux élus du Seigneur.

Mets donc en elle toute ton espérance ; par elle tu puieras le courage et la résignation qui sont nécessaires à toute créature éprouvée.

Repousse loin de toi les pensées de tristesse qui viennent parfois assaillir ton cœur, car il est écrit : « La douleur doit purifier » et on ne peut l'être que par la souffrance.

Souffre donc sans murmure et avec courage, et quand l'heure de la délivrance aura sonnée, tu te réjouiras d'avoir, sans faiblesse, atteint le sommet qui conduit au bonheur !

L'abbé DELCURROU.

Medium, M. C... Priez, amis ! priez sans cesse. — C'est là, on vous l'a dit — et nous vous le répétons — le seul moyen de venir vers Dieu, de le comprendre, de l'aimer, et pour vous de devenir meilleurs.

Par la prière, l'homme perd pour un moment ce qu'il y a d'humain et de corporel en lui ; il retrouve alors la plénitude de sa puissance et de sa pénétration d'Esprit.

Combien peu, hélas ! savent prier ! — C'est à vous appliquer à ce devoir de reconnaissance et d'amour que nous vous excitons.

Et, dans le cours de vos épreuves, de vos labeurs de tous les jours, dans vos relations et dans les multiples devoirs de la vie, ce sera pour vous prier encore que d'être bons et utiles à vos semblables ; ce sera prier toujours que d'oublier l'offense ; ce sera prier qu'aimer vos frères et secourir les malheureux ; ce sera prier encore que chercher à vous corriger de vos défauts. Des actes et toujours des actes.

Pénétrez-vous de cette pensée, amis, car la prière ainsi comprise sera universelle, et vous serez bénis de Dieu.

UN AMI.

Médium, M. LANTRAC. Qu'un philosophe théiste ou spiritualiste, rejetant toute révélation, arrive à cette conclusion : « La prière ne peut avoir le résultat d'obtenir », on peut le trouver logique. Il suffit d'envisager Dieu comme un être immuable dans son essence et dans son vouloir, et de baser son vouloir sur la justice absolue. On dira alors : Nous obtenons ce que nous méritons, pas plus, pas moins, c'est une balance ; à tel état moral correspond une relation favorable ou défavorable. Inutile de demander plus, on n'obtient pas de faveur. Ce serait une injustice.

Cette raison est séduisante. Cette justice immuable est bien en rapport avec l'idée d'un absolu immuable lui-même. Mais la justice seul est loin de tout expliquer. Nous le verrons plus bas.

Au point de vue spirite, déclarer la prière inutile pour l'obtention, me paraît une contradiction avec l'essence même de la doctrine.

L'on admet que la prière élève l'âme vers Dieu, et que, par suite, dégagée de la matière, elle attire les rapports des bons esprits qui lui inspirent courage et résignation. Ce point de vue, tout consolant qu'il puisse être, n'a trait,

dans son résultat, qu'à la résistance du sujet et en principe rentre dans la catégorie de la justice. La prière améliore l'état moral. A tel état moral, tels amis. — C'est dû. On peut très bien dire que celui qui, sans prière, par la raison et la victoire sur ses passions, arriverait au même état moral, aurait les mêmes résultats ; et au nom de la liberté et de la dignité humaine, on l'a dit assez souvent. — C'est même sur la réciprocité et la justice qu'est basée la morale des doctrines positivistes.

D'autres spirites voient dans la prière un dynamisme ; ce point de vue, certainement exact, dit que l'esprit qui prie ; acquiert une force qui permet l'arrivée des bons esprits et domine les mauvais qu'il peut écarter. Mais c'est encore le droit absolu de celui qui prie : quant à sa force sur les esprits mauvais, ceux-ci ne participeront au bienfait de la prière que s'ils se mettent eux-mêmes en harmonie avec ce nouvel état.

Posons bien la question. La prière, indépendamment de l'adoration, des pensées de courage et de résignation, peut-elle nous mériter quelque faveur ou soulagement ?

Remarquons d'abord que nous avons le droit de nous placer dans la meilleure hypothèse. Un homme juste demande une chose que des hommes compatissants accorderaient. Par exemple : un père de famille malade demande à Dieu de permettre sa guérison, car ses enfants n'ont que lui pour soutien, et nous excluons toute demande vaine, ridicule et égoïste. Ce sera le cœur qui dictera la prière et ce ne seront pas des paroles oiseuses débitées mécaniquement, ou dites par procuration, à beaux deniers compt ants.

Nous l'affirmons : Oui, on peut obtenir une faveur.

Nous devons dire que, généralement, les spirites répondent par la négative. A toutes les raisons ci-dessus ils ajoutent que nous venons sur la terre, station absolument ingrate et inférieure, pour nous purifier dans une épreuve acceptée ou imposée ; que les traits en sont tracés d'avance. Donc ils ne peuvent changer.

La raison est si grave que quelques-uns disent : L'épreuve est fixée dans les traits généraux, mais non dans les faits de tous les instants, c'est-à-dire insignifiants. — C'est fuir la question, car les faits insignifiants amènent de graves conséquences ! On ne prie pas pour des faits sans portée probable, le secours serait illusoire. Non ! Cette raison ne résout rien. — Reste toujours la difficulté. Pouvons-nous obtenir une modification dans notre épreuve ?

Il est bien téméraire à l'homme de vouloir raisonner de Dieu ; il ne peut le comprendre et on ne dit que des mots. Cependant nous nous le figurons être parfait, ce qui exige l'infini en tout : puissance et science. Où serait d'ailleurs la limite ? S'il est parfait, il ne lui manque rien et il doit se suffire

à lui-même. Dès lors la Création n'était pas nécessaire. A son essence, pas de nécessité. — Le sentiment du juste ne l'explique pas davantage. A qui Dieu aurait-il dû la Création, si elle ne vient, ni de la nécessité, ni du juste? Quel a pu donc en être le mobile? Sa bonté et la loi d'amour. — Il a voulu rendre heureux des êtres émanés de lui. — Ce sera donc dans l'amour que nous trouverions la loi de la Création.

Dieu, dans cette idée, a voulu partager son bonheur avec des êtres dignes de lui. Il pouvait nous créer parfaits, dira-t-on, mais on ne peut être parfait qu'avec la liberté. Or, le bonheur et la liberté engendrent l'orgueil, d'où la chute possible. D'ailleurs la dignité exige que le bonheur soit mérité, ce que font comprendre les légendes : « du paradis perdu » et de la « chute des anges ». Elles nous font comprendre que la liberté et la perfection ne sont possibles que pour celui qui a compris à l'aide de l'expérience, et conquis son bonheur, d'où l'essai souvent bien malheureux de cette liberté dans des existences successives et cela explique nos épreuves et nos souffrances ; elles ne sont rien devant une éternité de bonheur qui ne se peut perdre par nos fautes, car nous avons conquis la puissance de la volonté.

Cette prédominance de l'idée d'amour sur l'idée de la justice, explique donc les mondes malheureux. Demeurons persuadés que la voie suivie a dû être la meilleure pour laisser la liberté aux Esprits et les assurer contre la chute. D'où les épreuves multipliées jusqu'à l'amélioration du sujet et nous admettons très bien qu'elles soient réglées en conséquence.

Mais si la loi d'amour explique tout, le mal n'est plus que la voie douloureuse du bien, idée qui détruit l'idée du mal à jamais inexplicable, sans cela. — Le mal est le moyen, probablement le seul et le plus sûr, puisque le bon absolu le permet.

A un moment donné, si le mal devient inutile pour un esprit, il lui sera épargné. Cela doit arriver lorsqu'un esprit frappé des conséquences de ses actions en conçoit de l'horreur, en a le remords sincère, en dehors de toute crainte de punition ; à quoi bon la souffrance lorsqu'on a atteint ce but : l'amélioration ? Il n'y a pas d'expiation sans but, et c'est l'explication probante et philosophique de l'effet possible de la prière.

Comment expliquerons-nous l'effet pratique ? Si l'épreuve est fixée, elle ne peut-être changée, dit-on ; mais ne peut-elle être fixée d'autant de manières diverses que le bien de l'esprit le peut exiger ? A tel état, telle épreuve, et, Dieu sera-t-il plus embarrassé pour mille épreuves que pour une ? Mais, objectera-t-on, l'épreuve ainsi modifiée a toujours été la seule Dieu ayant vu d'avance le repentir.

Ici l'esprit humain perd pied, s'il veut sonder les moyens de Dieu ; comment comprendre que notre épreuve soit réglée d'avance ?

... ; cela étant nous ne serions ni libres ni responsables, et nous le sommes, et nous le sentons parfaitement. Seules, les circonstances dans lesquelles nous nous mouvons sont réglées, et les faits antécédents à nos actes fournissent les occasions de la victoire ou de la chute. Seulement, par sa prescience, Dieu voit le fait futur accompli, et dès lors, comme il a réglé les antécédents de notre acte, il en règle les conséquences, occasions et conséquences qui n'empêchent jamais notre libre volonté. Rien d'anormal à ce que, par la prière, nous puissions obtenir une modification dans les contingents de nos actes, en ce que l'occasion deviendrait moins pressante et la conséquence moins cruelle ? Ces modifications ne peuvent gêner la Toute-Puissance divine ?

Mais, dira-t-on, on n'obtient pas toujours — et les exemples de justes persécutés, mis à mort même, ne manquent pas, malgré leurs prières. — Sans doute, cela dépend de l'appréciation de Dieu. — Tous les Esprits ne sont pas destinés, du premier coup, à un égal avancement. Aux uns, la gloire éternelle et alors, pour des fautes légères, des douleurs immenses ; aux autres, plus faibles, moins avancés, des punitions qui n'entraînent pas de graves conséquences.

On abuse de la prière ? dira-t-on encore. — Qu'importe ? L'abus d'une chose bonne ne la rend pas mauvaise. — La prière peut mener au mysticisme — le mysticisme est un abus, voilà tout. L'être mystique ne remplit pas son œuvre ; en passant son temps à prier, il force les autres à travailler pour lui, et laisse en route tous les fardeaux pour autrui ; heureux encore si un sentiment d'orgueil pour sa supériorité ne vient pas détruire le peu de bien que son humilité lui eût procuré en étant sincère.

Le sentiment de demander un secours est inné en l'homme ; ne pas accorder l'espoir de l'obtenir c'est découronner la prière. Sans doute, il est beau d'avoir courage et résignation, mais cela le satisfera-t-il de dire au malheureux : « Ton mal est sans espoir, résigne-toi ; » l'espérance nous soutient ici-bas, alors même qu'elle est vaine et illusoire.

Dans un récit de voyage, j'ai lu ce fait : Les sauvages de l'Amérique du Nord, vu leur imprévoyance et la rigueur du climat, sont exposés en hiver à des famines meurtrières. Un voyageur rapporte qu'arrivé près d'une famille, il la trouva dans une détresse absolue ; il s'agissait de mourir de faim. La nuit, le chef de famille sortit, et le voyageur lui vit faire comme des incantations, puis il rentra et s'endormit. Au point du jour, il sortit et revint peu après, ayant tué un élan. Le voyageur lui ayant demandé ce qui s'était passé, le sauvage lui dit : « Désespéré, ne trouvant rien à la chasse, j'ai fait une médecine — ils appellent ainsi une prière plus solennelle — et j'ai vu en rêve, dans un endroit connu, un élan et je l'y ai trouvé. » —

Il y avait là une prière exaucée et le voyageur, dans ses idées exclusives de chrétien, ajoute : « Un fait aussi inexplicable n'est, dit-on, pas sans exemple », ce qui l'étonna beaucoup.

Nous concluons en disant : la prière est utile pour raffermir et élever notre esprit et le mettre en rapport avec les Esprits supérieurs; elle produit le même résultat chez les esprits pour lesquels on prie. Ce souvenir peut les rappeler à de plus hautes méditations; et, s'il est sincère et juste, il peut obtenir un soulagement, un changement dans les épreuves quelquefois imprudemment acceptées.

Ne craignons pas de demander, Dieu décidera. Surtout, gardons-nous de dire : « Dieu peut ceci et non cela », notre logique pourrait être en défaut. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Dieu ne peut vouloir que le juste et le bon. Mais qu'est-ce que le juste et le bon? le saurons-nous jamais?

M LANTRAC, *médium* : La controverse sur le résultat de la prière semble ramener deux opinions opposées au même point; d'accord sur l'excellence de la prière, l'une dans ses résultats s'arrête à un point précis et, au fond, la divergence est telle, qu'en fait elle tend à supprimer la prière pour s'en tenir à l'efficacité de l'acte seul; cette opinion ne laisse à la prière que ce résultat : « l'élévation de l'âme »; par suite, une plus grande force de résistance, de résignation. Cette force agrandie peut, dit-on, attirer les bons Esprits et procurer de bonnes inspirations; éloigner les mauvais ou les influencer par la Charité. Mais là s'arrête l'effet; c'est une balance entre le mérite et le résultat. On n'obtient rien par la prière, on le gagne, et l'action peut amener un effet identique, la Charité suffisant à tout, même sans prière, même sans foi. Par suite, la demande par la prière est inutile et ne peut rien changer aux Lois immuables posées par Dieu qui a voulu que l'on eût toujours le juste, jamais plus, jamais moins.

Cette opinion, qui a un fond de vérité, n'épuise pas l'efficacité de la prière. En effet, Dieu immuable, tellement juste que rien ne peut lui faire adoucir sa Loi si bonne, n'est-il pas un peu désespérant, puisqu'il devient inaccessible, retiré, dans une immobilité éternelle? Pendant une éternité on souffrira, ne pouvant obtenir un secours que s'il est mérité! Ce Dieu ne nous satisfait pas, il nous semble manquer de charité.

L'adoration est bien inutile, alors? que peut faire à Dieu l'hommage d'un être impotent, fût-il un empereur? La prière, à quoi bon; si on ne peut rien obtenir, c'est perdre son temps.

Dit-on, la prière élève l'âme et lui donne la force nécessaire; mais la méditation aura encore un meilleur résultat, car, par elle, nous pourrions comprendre la vie et nos devoirs, et les mettre en pratique. Dès lors, nous n'avons besoin que de nous, notre énergie fait tout. Bien plus, l'assistance

des bons Esprits est inutile et même contradictoire. Ce serait un secours, et pourquoi ce secours, si nous ne le méritons pas? et, si nous le méritons, qu'est-ce qu'il peut nous faire, notre mérite lui étant antérieur?

Ne devons-nous pas craindre que tant de mérite ne nous inspire une trop grande idée de nous-même? Puis l'orgueil qui perdit les anges, dit-on, pourrait encore mieux nous perdre, quand nous affirmerions ce fait : J'ai marché seul à travers les précipices, les chutes, et j'ai trouvé le juste; Dieu a fait des lois excellentes, mais je les ai trouvées sans avoir été secouru, et n'ai reçu que le salaire mérité.

La philosophie, depuis quatre mille ans, n'a jamais prouvé l'existence de Dieu, ni celle du moi ou le subjectif, ni celle du monde extérieur ou l'objectif. Défions-nous donc de notre logique, et, à coup sûr, la pensée de Dieu, innée invinciblement dans notre cœur, est la meilleure preuve de son existence, car rien ne la peut détruire; il en est de même de la pensée et de la prière. Le Dieu inaccessible n'est pas le Dieu du cœur humain. Des mythologies l'ont rêvé tel; mais alors, on lui fit déléguer ses pouvoirs et, de là, l'origine de toutes les religions trinitaires créées par les prêtres; car il fallait à l'homme un Dieu compatissant, non un Dieu sans entrailles.

On nous répondra : « Dieu est injuste alors, puisqu'il donne au delà du « mérite. » N'oublions pas que la Loi d'amour donne la justice, Dieu ne voulant que notre bonheur; dès lors, tout ce que la bonté peut concilier avec la justice doit nous être accordé. D'ailleurs, qui connaît les lois de Dieu? La prière, acte de repentir, d'humilité, ne peut-elle, dans ces lois, être un des puissants leviers mis à notre disposition pour obtenir un secours?

Nous avons cité un exemple de prière exaucée, ce sauvage qui prie pour sa nourriture et réussit à l'avoir; on peut dire : « Sa prière a élevé son âme « et lui a donné une vue magnétique par lui-même, ou par un ami spiri- « tuel. » C'est fort possible, Dieu emploie les moyens qu'il veut. Cependant on admettra que c'est la prière qui a amené le résultat, et l'on est bien obligé d'admettre aussi que Dieu l'a voulu. Qu'importe que sa volonté soit actuelle ou préétablie par des lois? Le résultat sera le même. Nous préférons croire qu'elle est actuelle. Un Dieu se mêlant au monde nous semble plus rationnel qu'un Dieu immuable et silencieux après avoir établi ses lois.

Résumons en deux mots notre doctrine spiritualiste : « Accomplissons notre « œuvre telle qu'elle nous est imposée sans nous y dérober, cela coupe court « à tout mysticisme; ne nous attachons pas au prix de l'œuvre, cela coupe « court à l'égoïsme et à l'avidité; mais, si l'épreuve semble devenir trop forte « pour nos épaules ou celles de nos frères, ne craignons pas de demander, avec « l'espoir d'obtenir, certains que ce que Dieu décidera sera le plus avantageux « pour nous, malgré les apparences et cela nous inspirera la résignation. »

LIBRES-PENSÉES

Je fais les vœux les plus ardents pour la propagation de plus en plus rapide de la vérité qui nous est chère. Le mouvement s'accélère et s'étend chaque jour; on sent cela dans l'air, on le voit par le ton si changé de la presse, et par ce fait seul qu'elle daigne enfin s'occuper du spiritisme et avouer qu'il vit et qu'il grandit.

Ici l'Esprit Jean continue régulièrement la dictée typtologique de l'ouvrage commencé depuis deux ans, et qui, a-t-il dit l'autre jour, pourra bien vous en prendre environ cinq autres. L'ouvrage sera des plus remarquables et sortira vraiment du vague et de la banalité sentimentale de quelques autres livres obtenus par des procédés analogues. Il répudie surtout la tendance au mysticisme que quelques-uns des livres dont je parle exagèrent d'une façon choquante pour beaucoup de spirites. Comme cependant il est aussi beaucoup d'âmes à qui cette nourriture suffit, qui, à tort ou à raison, en éprouvent même le besoin, il est bon qu'il se fasse aussi de ces sortes de livre; chacun doit avoir la liberté de rêver à son gré et de s'élever à sa manière vers l'idéal. Je crois pourtant qu'il est indispensable de voir s'accroître de jour en jour le nombre de ceux qui ne veulent marcher, même dans les choses de sentiment, que dans la voie de l'observation, de la critique méthodique, du raisonnement et de la raison. Cette voie mène à tout, non seulement à plus de certitude, mais au sentiment le plus vif de l'idéal, à l'enthousiasme même; enthousiasme qui puise sa source de plus en plus complète de notre liberté, de notre pleine indépendance au milieu d'une nature ou rien ne nous apparaît que des lois (faites par Dieu ou se confondant avec lui, peu nous importe pour le moment); partout il y a loi, là seulement il y a liberté. Et c'est le sentiment le plus vif de mon âme et de l'âme de beaucoup d'autres, heureusement. Que chacun d'ailleurs monte vers la perfection, notre commun but, notre commune fin, c'est l'essentiel, et qu'il y aille par la voie que sa nature préfère. Quelques-uns, épris de la passion de l'ordre, au risque de tyrannie, voudront bien, tôt ou tard, nous faire tous passer par un même chemin (le leur). Il n'y aurait pas de pire désordre; et nous ne trouvons pas trace d'une pareille méthode dans la nature, seul vrai et éternel modèle. Nous y voyons, au contraire, chaque être, minéral, végétal, animal, vivre selon les lois de son espèce sans se plier à faire comme le voisin de l'autre espèce; le pommier n'a jamais en la prétention de produire des poires ni de faire porter des pommes au poirier. De cette apparente anarchie sort l'harmonie la plus admirable, l'harmonie de l'univers. Qu'il en soit ainsi de nous, mon cher Monsieur, et que nous puissions tous nous épanouir à notre guise et sans entraves d'aucune sorte. Que les uns rêvent

que les autres pensent, que d'autres agissent, que chacun porte en pleine liberté les fruits qu'il peut et désire donner. C'est l'infinie variété et diversité qui fait la seule et réelle unité. Que celui-là seul soit repréhensible, qui viole par des actes les lois de la morale, parce que ce sont les lois de notre espèce; celui qui les viole sort de la nature. Le coquin aura beau me dire qu'il suit lui aussi les lois de sa nature en me faisant du mal malgré moi; je lui répondrai toujours que je suis les lois de la mienne en l'en empêchant. Mais qu'il soit du moins permis à ce même coquin de penser à ne faire tout le mal qu'il voudra, de le dire même quand il voudra, pourvu qu'il ne passe pas de la pensée et des paroles aux actes. Ainsi, à plus forte raison, qu'il soit permis à tout être humain de penser, d'écrire et de parler à son gré de toutes choses, et que personne ne s'avise jamais, ni en spiritisme ni ailleurs, de porter atteinte à ces trois libertés. Tel est notre plus cher désir en religion comme en politique, et ce n'est pas Dieu qui nous damnera pour avoir pensé et agi de travers.

Fraternelles salutations.

Marseille, le 1^{er} janvier.

CHAUVOY.

FORCES INCONNUES

Il y a une douzaine d'années, causant un soir avec un ami plus jeune, fort intelligent, étudiant en médecine, interne dans je ne sais plus quel hôpital, je lui racontais des expériences tout intimes, auxquelles j'avais assisté, de ce qu'on appelait encore alors le magnétisme. Je lui décrivais les phénomènes de catalepsie, d'hypnotisme, de suggestion, de lecture à distance et de divination que j'avais vus, examinés, analysés, et dont j'essayais de fournir une explication hypothétique toute naturelle. J'ajoutais que le sujet était remarquablement doué et ne faisait point profession de ce genre de faculté, qu'il tenait au contraire secrète comme une maladie.

Mon jeune ami, incrédule, me répondit que mes explications paraissaient assez rationnelles, en supposant que les faits fussent vrais; mais qu'ils ne pouvaient l'être, puisque l'Académie de médecine le déclarait. Comme il avait pour moi beaucoup de déférence, il me fit clairement entendre que j'avais dû être dupe d'une illusion. Sans cette déférence il m'aurait cru fou, et peut-être me l'aurait-il dit.

Depuis cette conversation, les docteurs Charcot, Dumontpallier, Bernheim et vingt autres ont produit ou fait produire, expérimenté et décrit ces phénomènes; l'hypnotisme est devenu une section officielle de la médecine, même un moyen thérapeutique, et mon jeune ami d'alors, studieux, chercheur, est maintenant médecin en chef d'un hospice destiné aux maladies nerveuses et aux aliénés.

Ce souvenir me rend non pas crédule, mais attentif, et lorsqu'il m'est parlé de nouveaux phénomènes, au lieu de répondre : « C'est impossible ; » je réponds : « C'est ce qu'il faut voir ou examiner. » Et j'ajoute intérieurement : « Ce qu'il faut expliquer. » Contrairement à l'une des écoles issues du positivisme, qui croit que la constatation suffit, j'estime que l'explication est ce qui importe le plus, dût-on risquer de se tromper. La véritable science est de connaître le comment et le pourquoi, c'est-à-dire la cause.

En dehors de ces phénomènes d'hypnotisme aujourd'hui étudiés, il en est d'autres qui paraissent relever également en grande partie de l'ordre magnétique, apparaissant comme plus extraordinaires, quoique ne l'étant pas davantage pour la plupart, et qui ont donné lieu à une sorte de religion, accompagnée naturellement de manies et de pratiques superstitieuses, désignée sous le nom de spiritisme, ayant de nombreux adeptes, même parmi les classes les plus lettrées, surtout peut-être parmi elles.

La pratique la plus commune est celle des tables tournantes, qui eut un moment une si grande vogue sous l'Empire et qui fit tourner tant de têtes ; puis celle des tables frappantes et de l'écriture indirecte ou directe, par la main d'un médium ou sans intervention apparente. C'est là ce qu'on voit le plus communément. Mais quelques médiums, exceptionnellement doués, paraît-il, produisent des effets plus extraordinaires, comme l'élévation ou le déplacement de poids considérables ou d'objets très lourds par la simple imposition des mains, l'élévation de leur propre personne dans l'espace, le contact ou toucher de mains invisibles, et même l'évocation d'images ou apparitions qui peuvent être photographiées.

Les spirites ont expliqué tous ces faits, sans les distinguer, par l'existence d'esprits revêtus d'une enveloppe matérielle si fluide qu'elle est invisible. Ces esprits se promènent, paraît-il, dans les espaces ; ils viennent quand un médium quelque peu doué les appelle, et, s'incorporant en quelque objet, il les font mouvoir ou agir et tiennent des conversations qui sont de puériles banalités, sauf dans quelques cas rares où les esprits font des prédictions dans le genre des somnambules. L'explication, on le voit, est enfantine ; c'est un mélange de superstition naïve et d'invention propre au charlatanisme. Mais il y a des faits attestés ; il y en a eu même qui ont été constatés à peu près scientifiquement. Sont-ils tous produits par l'habileté de prestidigitateurs, charlatans ou illusionnistes ingénieux et d'une excessive adresse, ou n'en est-il pas un nombre plus ou moins grand qui sont les manifestations d'une force magnétique encore inconnue ? Il serait bien possible que cette dernière hypothèse soit vraie, et le sujet mérite bien qu'on s'en occupe.

Pour bien opérer, il faudrait grouper les faits, au moins provisoirement,

suivant leur analogie avec des phénomènes ou des pratiques déjà connus, en cherchant s'ils ne peuvent être produits par une action similaire. On a construit des appareils électriques qui produisent le mouvement, la décomposition et la recomposition des corps, et la lumière. Il ne faudrait pas s'étonner que certains individus, tout particulièrement doués, fussent des sortes d'appareils magnétiques pouvant produire dans une mesure quelconque les mêmes effets. N'a-t-on pas prétendu avoir tiré des étincelles du dos du chat ? Il ne serait pas surprenant qu'on en tirât de la tête de quelque individu en quelque sorte auréolisé. Ce serait nouveau, mais il n'y aurait pas de quoi crier au miracle.

Quand on a vu opérer les phénomènes de la suggestion collective, on n'est pas surpris que plusieurs personnes réunies aient une même vision ou éprouvent des mêmes sensations. Dans un cas comme dans l'autre, il n'est pas nécessaire de supposer l'existence d'esprits pour expliquer les faits, pas plus qu'il n'est nécessaire de supposer l'intervention divine pour expliquer des phénomènes qui autrefois étaient réputés miraculeux.

Un ancien interne des hôpitaux, aide naturaliste au Muséum, M. le docteur Paul Gibier, a publié un volume sur le *SPIRITISME*, qu'il appelle le *FAKIRISME OCCIDENTAL*, et dont M. Sarcey a parlé dans ce journal. On pourrait croire que cet ouvrage d'un homme d'ailleurs fort instruit et érudit, habitué aux expérimentations scientifiques, est fait dans l'esprit que je viens d'indiquer et comme celui d'Audry de Puyraveau sur les *Sciences occultes*. Il n'en est rien ; son livre, qui a le tort de trop sacrifier à l'esprit de polémique, est pour la plus grande partie une compilation attestant de beaucoup de lecture, d'érudition et d'un labeur considérable, mais mal ordonnée et privée de sens critique, de telle sorte que ce livre ne produit pas l'effet qu'il pourrait produire. Quant à ce que M. Paul Gibier donne comme observations personnelles, c'est la description d'un même fait répété par une même personne, M. Slade, en des lieux différents, mais d'une manière peu variée. Il s'agit d'écriture exécutée sur une ardoise sans moyen apparent. L'attestation est faite avec une entière bonne foi, mais elle a le malheur de ne rien démontrer, ni de rien prouver, si ce n'est que l'auteur n'est ni un expérimentateur ni un investigateur ingénieux.

M. Paul Gibier, de son propre aveu, a été incrédule. Il l'était trop. Il l'est beaucoup moins aujourd'hui ; et il l'est alors trop peu. Il affirme avoir vu. Mais les miracles aussi ont été vus par des témoins qui affirmaient de même. Les jongleurs indiens et chinois en font voir bien d'autres, et leurs exercices sont faits pour étonner plus encore parfois les savants docteurs que la foule. Il en est en effet qui se livrent à des pratiques bien propres à dérouter toutes les notions anatomiques et physiologiques les plus certaines, et que pour

cette raison on peut considérer comme impossibles. Elles sont accomplies cependant. Sans aller aussi loin, M. Paul Bert n'a-t-il pas raconté, dans les *Lettres de Kabylie*, le terrifiant spectacle donné par les Aïssouas exaltés dont les actes paraissent incompatibles avec la nature de l'organisme humain et les conditions de la vie?

Ne voit-on pas depuis quelque temps des individus jeûner pendant plus d'un mois d'un jeûne absolu, sans qu'ils aient songé à prétendre qu'ils étaient nourris par des esprits? Enfin en France même, n'a-t-on pas pu constater que des individus simulaient les troubles et accidents survenus avec une telle perfection qu'elle trompait des médecins spécialistes? Et ce sont là toutes choses en apparence aussi extraordinaires, si ce n'est plus encore, que la plupart des pratiques spirites.

Si M. Paul Gibier a voulu seulement prétendre que la science avait encore à pénétrer bien des mystères, il a eu raison. Mais pourquoi alors affecter le bizarre dédain positiviste pour la recherche des causes qui peut seule faire découvrir les secrets de la nature ou des procédés humains dont les faits ne sont que la manifestation apparente? Et si l'on veut prouver que la science n'en a pas fini avec les investigations, il n'est pas besoin d'invoquer les pratiques spirites, — sans pourtant les négliger. Mais bien d'autres phénomènes sollicitent l'attention des esprits savants, curieux et chercheurs. Tandis que des médecins éminents se sont livrés avec tant de succès déjà à l'étude pathologique des fonctions nerveuses et cérébrales, on ne paraît pas avoir étudié comme ils le méritent les phénomènes nervoso-cérébraux désignés par le mot « inspiration, » qui semblent être du même ordre que ceux appelés autrefois « possession, » ni ceux de l'exaltation collective.

Ne sont-ce pas des sortes de médiums, l'écrivain, l'artiste, le compositeur, même l'acteur, celui qui devine, pressent, conçoit, invente, voit passer comme des visions une scène dans son esprit, qui entend chanter des voix en lui, qui ressent et exprime à un moment les passions d'un être imaginaire et qui a cette inspiration à un instant déterminé, alors qu'il ne l'a pas eue la veille et qu'il ne l'aura pas le lendemain, sans qu'il sache même parfois comment elle est venue? Voilà qui est autrement curieux que les banalités écrites par des évocateurs d'esprits et sous leur dictée, car il est remarquable que les esprits évoqués paraissent être tous, même quand ils signent de noms illustres, d'aimables commis voyageurs à qui leur voyage à travers les mondes n'a rien appris.

Il existe certainement une force magnétique, plus constatée que connue, celle qui fait tourner l'aiguille aimantée vers le nord ou qui la rend folle en certains parages et dont la puissance est encore aussi ignorée que le fut longtemps celle de l'électricité. Pour ma part, après avoir quelque peu ob-

servé et réfléchi, j'ai acquis la conviction que l'être humain, comme d'ailleurs toute la matière animée, vivait et se mouvait dans une sorte d'atmosphère matérielle, quoique invisible, formée des éléments qu'il abandonne incessamment pour en assimiler d'autres dans le perpétuel exosmos des combinaisons chimiques qui font la vie. Cette atmosphère spéciale, qui est comme un prolongement de nous-mêmes, une irradiation de notre être, d'une action physique certaine, n'est-elle pas un agent ou un conducteur de cette force magnétique mal connue ou même inconnue qui trouve dans le système nerveux l'appareil propre à ses manifestations ?

Enfin, si la théorie du transformisme a été scientifiquement établie, elle ne l'a été que d'une façon incomplète, négligeant trop l'étude du mystérieux mécanisme physiologique de l'hérédité et de l'atavisme qui pourrait bien nous apprendre que l'existence, apparente, visible, est précédée avant la formation utérine d'une existence germinale, pourrait-on dire obscure, invisible, reliant les descendants aux ancêtres et perpétuant les énergies, les facultés, les propriétés, presque des souvenirs confus, en même temps que les espèces.

Je ne puis qu'indiquer très sommairement dans cette chronique, déjà trop longue, des vues générales. Mais n'y a-t-il pas là des énigmes posées par la nature autrement intéressantes pour le savant investigateur et le philosophe que les banalités écrites sur une ardoise par une main en apparence invisible ? L'homme a arraché tour à tour ses secrets à la nature. Ceux du magnétisme sont peut-être les derniers qu'ils doivent pénétrer pour comprendre et s'expliquer la création.

Tiré de *l'Estafette* et signé : DAMOCLÈS.

NOTA. Contrairement à l'avis de Damoclès, nous pensons justement que l'œuvre de M. Paul Gibier a son importance, mérite d'être lue et méditée par les spirites et surtout par les adversaires de notre cause. Ce volume, avec figures, coûte 4 francs franco. Damoclès, certainement, deviendra un spirite convaincu.

Nous recommandons aussi M. LE MARQUIS, *Histoire d'un prophète*, par Mme Claire Vautier, volume écrit avec esprit, avec verve, et qui, selon l'expression d'un maître en journalisme, impressionne si vivement le penseur. 3 fr. 50 franco.

DIEU ET MATIÈRE CO-ÉTERNELS

Les immortalistes, dit M. B. Bouvery (dans un travail qu'il veut faire imprimer et dont nous donnons la substance), niant le principe premier, Dieu la cause des causes, je ne puis me reprocher d'appeler M. Vignon

ATHÉE ; cependant les immortalistes se déclarent athées et déistes. M. Bouvery prétend que les savants philosophes matérialistes, conséquents avec eux-mêmes, considèrent la survivance de l'âme comme une hérésie scientifique, tandis que les immortalistes avec leur force active, le principe actif inséparable de la matière et ne reconnaissant qu'elle, excluent Dieu de l'univers et font de l'homme, fatalement, la résultante fortuite d'une force mécanique. Littré a dit comme Voltaire : « Les sages à qui l'on demande ce que c'est que la matière répondent qu'ils n'en savent rien ». Avec *Hirn*, M. Bouvery affirme : « que celui qui pousse l'inconséquence jusqu'à nier la nécessité d'un élément de nature supérieure et distinct de « la matière chez l'être vivant le plus infime n'a plus le droit d'admettre l'existence de l'âme chez l'homme » et que lui M. Bouvery, ne s'est jamais inquiété si Dieu avait une forme déterminée, un limite, une barbe brune ou blonde ; en somme, il veut s'entendre sur les mots, leur interprétation seule causant les divergences d'opinion sur un sujet déterminé. Il demande aussi aux immortalistes de ne point affirmer devant leurs auditeurs que les spirites selon Allan Kardec adoptent le Dieu personnel des religions dogmatiques, Dieu haineux, capricieux, odieux, qui se vend au plus offrant, tandis que ces spirites, très sérieux et très pratiques, rejettent les dogmes humains absolument et n'acceptent qu'un Dieu, celui de la religion naturelle qui est le principe suprême de la vie universelle. Cet honorable penseur veut pour tous, la connaissance, le respect et l'amour de l'homme, comme émanation du Grand Être, ou Dieu ; et cette conviction que, après la désagrégation charnelle, le moi pensant vivra dans un milieu plus libre en raison de ses actes, milieu plus libre et plus indépendant ; ces croyances sont affirmées par M. A. Reville, du Collège de France, et Roscoff de Vienne, au nom de l'humanité terrestre qui a toujours accepté, ou conçu cet ordre de foi raisonnée. Avec Victor Hugo qui voulut aussi être responsable de ses actes et homme libre, M. Bouvery dit aux dogmatiques quant à Dieu :

Vous lui donnez vos yeux, vos vices, vos visages.
 Vous le faites d'argile, hélas, comme vos sages,
 Et d'airain comme vos tyrans.

Les formules et moyens d'instruction et d'éducation actuels, dit M. Bouvery, se modifient selon le milieu, et Brahma et Jésus durent aussi subir l'influence de leur milieu ; ces rénovateurs ont agi sagement en présentant les mêmes vérités sous un aspect conforme au génie des populations auxquelles ils durent s'adresser. Actuellement, notre mission spirite est de débayer le terrain, d'en revenir aux choses simples, rationnelles, contenues dans l'enseignement de la religion naturelle des grands précurseurs, des pionniers qui ont frayé la voie aux générations qui devaient leur succéder, la masse n'étant pas responsable des interprétations et des erreurs des

sectaires; comme preuves à l'appui, M. Bouvery cite de nombreux passages des livres indous qui préconisent la raison, la science, la morale la plus correcte, pleine de justice. Il montre Jésus condamné à mort pour avoir professé une doctrine plus avancée, plus sage, plus conforme au progrès que celles de son temps, laissant ainsi un exemple sublime aux persécutés, aux souffrants, à tous les éprouvés; et c'est lui, ajoute M. Bouvery, que les immortalistes accusent d'avoir retardé le triomphe de la justice, du bien et du vrai.

Notre frère en spiritisme cite ensuite Claude Bernard affirmant que « la matière n'exprime par ses propriétés que l'idée de celui qui a créé la machine qui fonctionne, la propriété évolutive de l'œuf, par exemple, qui produit des êtres vivants, n'étant ni de la physique ni de la chimie ».

La forme de l'intelligence qui a créé tant de merveilles ne doit pas être personnelle et c'est, voulant la définir, la limiter selon des conditions enfantines qui ne peuvent entrer dans le concept d'un véritable spirite. Hirn a dit que pas un seul savant ne sait en quoi un corps en mouvement diffère de nature d'un corps au repos, ce qui doit nous rendre circonspects quant à nos appréciations sur la cause première, sur Dieu. Or ne pas admettre Dieu quelqu'un, c'est être panthéiste et ne pas croire à l'immortalité, et c'est bien le cas de M. Vignon qui pourrait bien être un fataliste et accepter tous les actes bons ou mauvais qui découlent du fatalisme, et de la doctrine de Darwin mal comprise, mais appliquée avec une certaine logique. *Le tout est matière*, si brutal de Hœckel, explique sa réponse autoritaire à Virchow. M. Bouvery se concrète ainsi : *Dieu est tout tout en n'étant pas ce que l'on est convenu d'appeler matière*.

Je ne me figure pas, ajoute-t-il, un temps où la matière n'a pas dû exister; il laisse les théologiens jouer avec l'infini et l'éternel et quant au *Dieu personnel qui ne peut se trouver présent, au même instant, dans tous les points infinis de l'espace infini*, il ne peut y répondre scientifiquement; à cela rien d'étonnant, ajoute-t-il, car M. Vignon n'a pu lui expliquer non plus *ce que c'est que la matière*.¹⁰

Mais il ajoute que l'homme, pouvant par la pensée et sans se déranger de place, être partout en même temps; un magnétiseur pouvant agir à distance sur des personnes; le soleil baignant de ses rayons puissants tout son tourbillon sans être obligé de modifier son mouvement, Dieu, puissance des puissances, possède une action autrement active et universelle que l'homme et que les soleils. « L'esprit pénètre la matière. »

« Avec nos connaissances actuelles tout ne peut être prouvé, il faut se contenter de l'à peu près. »

Telle est la conclusion de M. B. Bouvery; reste à savoir s'il a répondu

substantiellement à M. Vignon qui parlait au nom des Almistes ; ces derniers nous le diront. Que nos lecteurs lisent avec attention le dilemme qui, selon M. Vignon, s'impose (83 et 84 de la Revue du 1^{er} février 1887), pour bien juger de la valeur des arguments présentés par les deux honorables adversaires.

LES PENSÉES DE CARITA

XIII. LA JUSTICE. — Froide, mais non sévère ; le cœur grand et non sec, la justice aux yeux limpides et doux regarde la terre.

Oui, elle tient une balance à la main et pèse exactement nos fautes et nos vertus, mais la justice désire l'épuration des hommes, et si elle les frappe quand il le faut, c'est dans le but de les améliorer.

Elle peut donc s'allier étroitement avec la tolérance et la charité, dont elle est le correctif obligé ou le corollaire indispensable.

La justice est éternelle ; elle poursuivra les méchants tant qu'ils existeront sous le domaine des cieux.

Elle tient une torche pour éclairer ou pour incendier. Elle éclaire les hommes dont la conscience est droite ; elle incendie le mal pour le faire disparaître à tout jamais de notre terre. Puisse le foyer d'incendie se propager rapidement partout et puisse la lumière divine, que la justice fait flamboyer, ne plus laisser un pas d'ombre sur ce globe.

Hélas ! la justice n'est pas toujours dans le juge chargé de la rendre. Les despotes dont nous parlions tout à l'heure ont souvent forcé la justice humaine à les suivre dans leurs leurs orgies et à absoudre leurs crimes. On chante encore des *Te deum* après des batailles sanglantes, et la justice en robe ne manque pas d'y accourir.

Mais un temps viendra où les hommes, animés d'intentions meilleures, et pour amener ici-bas la paix, la vraie justice et la concorde, balaieront les juges injustes et la justice impopulaire reflétant les empereurs et les rois.

Alors, la société sera vengée par l'amour répandu d'homme à homme et bientôt de peuple à peuple.

La justice ne reflétera plus l'homme imparfait, mais Dieu lui-même.

Elle sera de plus en plus douce à l'humanité, parce qu'elle aura besoin d'être de moins en moins implacable dans ses arrêts.

Heure de la suprême justice, sonne dans le cœur des hommes, afin qu'ils transforment leurs codes en lois sages et prévoyantes, en lois d'amour, de solidarité, de vraie justice sociale.

XIV. L'ESPÉRANCE. — La charité, la tolérance, la justice conduisent à l'espérance. A qui a fait son devoir ici-bas, le ciel sourit !

L'espérance n'est pas dans la fortune enviée, la popularité en perspective. Elle porte des fleurs dans les mains et en laisse de temps en temps tomber une sur le chemin difficile de la vie. Ramassons-la avec le cœur, en remerciant Dieu.

L'espérance est tout entière pour nous, esprits détachés de vos vulgarités et de vos craintes, dans le désir de voir le bien se répandre et porter partout ses fruits parmi les hommes, sans distinction de caste ou de croyance ; dans la possibilité de voir l'humanité aborder enfin le règne de l'harmonie vraie, de celle qui régularise les intérêts, calme les passions et féconde tous les nobles sentiments.

Nous espérons voir votre monde sortir des ombres qui l'enveloppent encore ; nous espérons vous voir marcher, rayonnants et heureux, à la conquête de votre avenir.

Hommes ! n'espérez pas la gloire, la considération et la fortune. Espérez plutôt la souffrance qui vous épure et vous grandit.

Pourquoi espérer les facilités de la vie, les fleurs qui naissent de plaisirs enchanteurs et légers ? Pourquoi fixer votre espérance ici-bas au lieu d'ouvrir des ailes pures vers le ciel !

Espérez en Dieu et en vous-mêmes.

La vérité m'oblige à vous dire que si votre espoir est souvent déçu ici-bas, c'est que vous le renfermez dans un court et éphémère espace ;

Vous faites comme si votre vie actuelle devait durer toujours. Vous ne vous inquiétez que médiocrement de ce monde où vous devez aller avant peu de temps. Et cependant, c'est dans ce monde que vous devriez surtout conduire votre espérance. C'est vers les plages de l'avenir que votre regard doit s'élancer. Encore quelques années et vous verrez pâlir les contours de toutes choses autour de vous ; le soleil sera moins radieux, les fleurs moins parfumées et moins brillantes ; le chemin où vous passerez aura plus de pierres et de ronces. Alors vous comprendrez que l'espérance humaine ne peut se contenter des faibles limites que la terre lui assigne : vous élèverez votre pensée vers le paradis de vos rêves, où les hommes seront plus justes et plus sages, où l'amour immatériel et généreux planera sur toutes les créatures comme un reflet direct de la bonté divine.

XV. LA FOI. — La foi est nécessaire à l'homme autant que l'espérance. Celle-ci est fille de celle-là.

Par la foi, nous n'entendons pas la croyance en tel ou tel culte, les réminiscences d'un passé enfantin dont les erreurs croyaient voir Dieu face à face.

La foi mystique a fait son temps. Elle a pu améliorer les races humaines à une époque d'ignorance où les hommes croyaient ce qu'on leur disait, ayant l'habitude d'accepter une domination tyrannique de leur conscience. Rangés comme un vil bétail sous le fouet du pasteur, ils ne savaient que ce que celui-ci daignait leur apprendre; ils ne faisaient que ce qu'il leur enseignait, et se taisaient courbés par la terreur, quand la voix du maître grondait, étouffant le cri de leur conscience révoltée.

Oh ! la foi, c'est l'étincelle divine la plus haute, c'est la flamme de vie qui éclaire et fortifie, qui dissipe les entraves et sèche les larmes des hommes !

Tous les martyrs ont eu la foi, la foi noble et généreuse qui accepte les sacrifices, les humiliations et la mort même plutôt que de désertir la cause défendue.

Le savant, le penseur, l'étudiant quelconque ont aussi besoin de foi pour mener à bien la tâche qui leur est dévolue. Que de bienfaits la foi répand sur nous ! Que d'efforts elle suscite, que d'enthousiasme elle nous donne quand, sous son égide, nous tâchons de transformer nos chimères en réalités bienfaisantes !

La foi vient de Dieu, dit-on, et ne peut-être acquise. En effet, elle est le propre des belles âmes que l'espérance soutient, que la raison éclaire et qui vont avec courage au milieu des tribulations de ce monde, sachant bien qu'un Dieu veille dans l'autre et que la fin de leurs souffrances sera le couronnement de leurs vertus.

(A suivre.)

LE PENTATEUQUE SELON MOÏSE ET LE PENTATEUQUE SELON ESRA. — VIE, DOCTRINE ET GOUVERNEMENT AUTHENTIQUES DE MOÏSE (1).

Nous venons de lire le livre de M. Alexandre Weill portant le titre reproduit en tête de cet article. C'est une analyse détaillée des cinq premiers livres de la Bible, et notamment de la *Genèse*, de l'*Exode* et des *Nombres*. L'ouvrage est divisé en trois fascicules : le premier va de la création du monde jusqu'au déluge universel; le second nous conduit jusqu'à la mort de Joseph; et le troisième, le plus important de tous, contient la vie de Moïse et le résumé des lois qu'il a laissées au peuple d'Israël.

Nous avons parcouru avec un intérêt soutenu ces pages écrites avec une ardeur toute juvénile, par un auteur arrivé pourtant à un âge assez avancé et qui a craint en commençant, ainsi qu'il nous le dit lui-même, de n'avoir

(1) En 3 vol. 7 fr. 50 — in-8.

pas le temps d'achever le travail entrepris : c'est-à-dire qu'il y attachait la plus grande importance, et qu'il le considérait comme l'œuvre capitale de sa vie. Nous nous proposons d'examiner brièvement l'esprit, le but et le caractère de l'œuvre de M. Weill, et nous espérons que cette analyse ne sera pas sans intérêt pour les spirites soucieux d'étudier scientifiquement les origines des religions et de se rendre compte de l'influence exercée sur l'avenir moral de l'humanité par le fondateur de la religion juive.

Dès les premières pages, l'auteur nous fait connaître le but qu'il s'est proposé en nous disant que la vraie doctrine de Moïse n'est pas la seule que contiennent les livres du Pentateuque; que son œuvre a été retouchée à plusieurs reprises par les scribes juifs chargés, dans la suite des temps, de la garde et de la reproduction des livres sacrés, et particulièrement par Esra qui, lors du retour des Juifs après la captivité de Babylone, succéda à Néhémie et entreprit de rajeunir la doctrine de Moïse en l'adaptant aux idées nouvelles (Avant-Propos). Ce scribe, personnage savant et méticuleux, rempli, du reste, des meilleures intentions, frappé de ce que, contre toute espérance, le peuple de Dieu avait été rétabli dans la terre de ses pères, voulut, après la reconstruction du temple, élever à Dieu un monument moral, si je puis ainsi dire, de la reconnaissance d'Israël; et c'est ce qui l'amena à refondre les Ecritures en les mettant en harmonie avec les nouveaux principes puisés par le peuple dans son contact avec les nations parmi lesquelles il était demeuré captif; et comme l'autorité de Moïse était encore très grande parmi les Juifs, il espéra faire mieux accepter ses innovations en les attribuant à l'ancien législateur et en les intercalant habilement dans son œuvre. L'idée dominante développée par Esra dans ses commentaires et ses interpolations consiste à représenter Dieu comme un être fantasque, se plaisant à défaire le lendemain ce qu'il a fait la veille, pardonnant sans exiger de réparation et punissant par pur caprice, intervenant sans cesse par des miracles là où il aurait dû simplement laisser agir les lois qu'il avait édictées; enfin un Dieu tout à fait l'opposé des principes d'immuabilité et de permanence éternelle qui font la base des enseignements de Moïse touchant Jéhova.

M. Weill suit pas à pas le récit des événements relatés dans les premiers livres de la Bible et, pour opérer le triage et le choix entre les relations qu'il convient d'attribuer à Moïse et celles qui sont le fait d'Esra ou de quelque autre scribe partisan de ses idées, il possède un double critérium : d'abord, la doctrine vraie de Moïse touchant Dieu, ses attributs et son action sur les créatures; et ensuite la connaissance approfondie de la langue hébraïque et de ses modifications sur l'histoire d'Israël. Nous regrettons bien vivement que notre ignorance de l'hébreu ne nous permette pas de suivre le savant

commentateur dans cette partie de ses démonstrations qui, certes, ne doivent pas être les moins probantes. Nous devons nous en tenir à la partie philosophique et doctrinale de son œuvre, en laissant à l'écart les arguments touchant à la linguistique; et pour que nos lecteurs puissent suivre plus utilement nos développements, nous leur demandons la permission de faire un court exposé de la doctrine de Moïse sur la divinité, telle qu'elle se dégage du travail de M. Weill; et nous le compléterons par quelques citations empruntées aux passages caractéristiques.

D'après le grand prophète hébreu, Dieu serait une force unique et supérieure à tout, immuable et toujours identique à elle-même. Cette appréciation sur la divinité est résumée dans ce seul nom de *Jéhova*, qui signifie « celui qui est ce qu'il a toujours été et ce qu'il sera toujours ». En dehors de Dieu, il n'y a pas d'autre force autonome, et les créatures sont toutes égales devant lui et solidaires les unes des autres. Les fortes sont créées pour protéger et aider les faibles; l'homme, qui est la créature la plus élevée dans l'ordre intellectuel, a pour mission de servir Dieu en aidant ses frères inférieurs. S'il manque à ce devoir de *Justice* envers tous, il y sera ramené forcément par les calamités qui seront la conséquence de cette violation de la loi divine, et ces calamités s'abattront sur ses enfants jusqu'à la quatrième génération, si la société a omis de punir ces infractions sur leur auteur lui-même. Si un homme tue son semblable, il doit être tué, sinon ses enfants périront par violence jusqu'à la troisième et quatrième génération; et Dieu ne peut pas faire que cette vengeance dont il charge le Temps, son *grand Justicier*, ne s'accomplisse pas. Toute nation qui a laissé perpétrer des crimes par un homme ou un groupement d'hommes sera punie pour ces crimes. D'un autre côté, l'influence des bonnes actions se fait sentir jusqu'à la millième génération de ceux qui les ont accomplies; et cette loi, expression de la justice inexorable de Dieu, a son exécution en tout temps et en tous lieux. Voici, du reste, quelques citations destinées à mettre en évidence la pensée de Moïse et de M. Weill sur ce sujet.

(Page 81, 1^{er} fascicule): « Ce qui distingue la législation religieuse de Moïse de toutes les religions de la terre, c'est que, n'admettant qu'une seule force autonome, supérieure, immuable et éternelle, qu'il appelle Jéhova, toutes les autres forces sont égales devant elle; et loin d'avoir droit à un privilège, quelque grande que soit cette force, elle n'existe et elle ne doit fonctionner que pour des forces plus faibles qui, elles, à leur tour, coopèrent à l'harmonie de la nature en vertu de la loi autonome et absolue. »

(Page 112, 2^e fascicule): « Remarquons une fois pour toutes que, selon Moïse, tout crime inventé par la justice sociale s'expie, mais sur le peuple même qui l'a toléré, pendant quatre générations, au plus tard au bout de

quarante ans. » Et plus loin (page 117) : « *Dieu n'a créé aucun mal, ni aucun animal malfaisant.* Tous les maux de la terre y compris l'invasion des fauves et des insectes malfaisants sont les œuvres des crimes et des injustices des humains, et du jour où les hommes vivront selon la loi de justice de Jéhova tout animal malfaisant disparaîtra... »

La conséquence naturelle de cette doctrine qui fait de Dieu un juge inexorable, c'est que tout crime doit être puni avec une sévérité impitoyable; et la Bible ne nous fournit que trop d'exemples de cette excessive rigueur, Moïse au pied du Sinaï fait massacrer vingt trois mille Israélites qui ont adoré le veau d'or pendant qu'il était sur la montagne occupé à graver sur les tables de pierre la loi de Jéhova. Et à ce propos nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer qu'il nous paraît d'une justice douteuse que Moïse ait puni si cruellement la masse du peuple idolâtre, et qu'il ait épargné Aaron son frère qui était cependant le principal coupable, puisqu'il avait fourni à ceux qu'il avait mission de diriger, en l'absence de Moïse, l'idole qui fut l'occasion de cette effroyable répression.

Dans plusieurs autres passages de la Bible, nous trouvons de véritables tueries organisées par ordre du Seigneur, qui tantôt se sert du bras de Moïse pour frapper les rebelles, et tantôt intervient lui-même comme justicier en faisant engloutir dans la terre qui s'entrouvre Coré, Dathax, Abiron et leurs complices; et le lendemain, comme le peuple murmurait contre cette sévérité excessive, le feu du seigneur brûla quatorze mille sept cents Israélites. Plus tard le peuple se plaignant, non sans quelque apparence de raison, des privations auxquelles il était assujéti dans le désert, Dieu envoya contre lui des serpents de feu qui en firent périr un grand nombre. Une autre fois, que les enfants d'Israël avaient sacrifié avec les filles de Moab au Dieu Bel-phégor, vingt-quatre mille hommes furent exterminés par ordre de Moïse.

M. Weill a compris ce qu'il y avait de répugnant pour la raison de faire intervenir directement la main de Dieu dans ces hécatombes humaines. Aussi prétend-il que c'est Moïse qui, dans tous les cas, s'est chargé de la punition. D'après l'auteur, le chef des Hébreux aurait, par suite de son initiation aux sciences de l'Égypte, connu les lois de l'électricité; et ces feux dont il est parlé si souvent pendant le séjour d'Israël au désert, et qui le guidaient, le jour par la fumée et la nuit par la lucur, ne seraient autre chose que la lumière électrique que Moïse maniait seul à sa volonté et qu'il employait pour châtier les rebelles révoltés contre son autorité. Nous craignons que M. Weill, tout en voulant, dans un but scientifique, donner une explication rationnelle de tous les faits miraculeux rapportés dans la Bible, ne soit tombé de son côté dans l'invraisemblable en adoptant une hypo-

thèse tout au moins improbable, sans aucune indice de nature à la faire admettre. On se demande, en effet, comment Moïse pouvait avoir dans le désert, à sa disposition, une pile assez puissante pour *foudroyer du coup quatorze mille hommes*. Et, d'ailleurs, comment cacher longtemps un engin de destruction que sa force même devait rendre très encombrant? Moïse l'avait-il construit seul, et s'il s'était fait aider par des ouvriers, comment empêcher leurs indiscretions? Autant de points qui restent à éclaircir. — Mais notre intention n'est pas de chicaner l'auteur sur les moyens matériels de répression employés par le chef des Hébreux. Nous voulons seulement faire ressortir, en quelques mots, l'étrangeté de cette théorie, que Dieu punit les *descendants* jusqu'à la *quatrième génération* pour les crimes commis par *leurs pères*.

Il est un principe absolu d'équité d'après lequel chacun doit répondre de ses propres actes : tout coupable doit être puni, ainsi le veut la justice. Mais il ne peut être châtié que pour les faits auxquels il a participé. Or des êtres *nouveaux venus dans le monde, qui n'existaient pas* au moment de la faute de leurs parents, ne sauraient évidemment être rendus responsables de cette faute : pourquoi alors les punir? — Mais M. Weill insiste et nous dit : « cela arrive pourtant, et l'histoire nous montre que rarement les fils des tyrans, les descendants de malfaiteurs jouissent en paix du fruit des mauvaises actions de leurs pères; et c'est Dieu qui les punit, parce que ces crimes n'ont pas encore été expiés, et qu'ils ne peuvent pas rester sans expiation. — Nous nous permettrons de faire observer à M. Weill, avec tout le respect et la déférence dus à son âge et à ses remarquables travaux, que la doctrine spirite suffit à expliquer cette anomalie plus apparente que réelle. Nous savons tous, nous les adeptes de l'enseignement des esprits, que nous subissons dans notre existence actuelle les conséquences de nos actes passés. Nous sommes *purement et simplement* punis pour les fautes que nous avons commises *personnellement*; car, par suite de nos *affinités périspirituales*, nous nous incarnons dans des familles dont le niveau moral est à peu près le même que le nôtre; et alors nous subissons le sort de ces familles, non en tant que châtiés pour les fautes de nos pères, mais bien comme *responsables et punissables* à raison de nos *propres prévarications*.

Nous le demandons à M. Weil, cette théorie ne lui paraît-elle pas plus rationnelle que l'autre, et surtout plus en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la justice distributive de Dieu?

Et puis, une autre réflexion que nous soumettons à l'appréciation de l'auteur de la *vie de Moïse*. Ne croyez-vous pas que cet exemple d'un Dieu et d'un chef de religion, que vous appelez le plus grand prophète du monde, et qui n'est pour nous qu'un des *Messies de Dieu* apportant aux hommes la

somme de connaissances morales qu'ils étaient à même de s'assimiler; ne pensez-vous pas que ce parti pris de venger impitoyablement sur les fils les fautes des pères, n'ait pas eu pour conséquence d'endurcir le cœur de ce peuple? Qui pouvait songer à pardonner, lorsque Dieu lui-même ne pardonnait jamais? Et pourtant, que de circonstances atténuantes ne pourrait-on pas invoquer pour diminuer la gravité des prévarications commises par les Juifs? Vous reconnaissez vous-même et vous répétez souvent que c'est un peuple à la tête dure, c'est-à-dire obstiné, à l'intelligence obtuse et fermée aux bons conseils, et n'obéissant qu'aux instincts purement matériels, qui ont sur lui une action presque irrésistible. Et dans l'application de vos châtimens inexorables, vous ne tenez aucun compte de l'impulsion de ces instincts! Vous le frappez impitoyablement, et pour la faute de quelques-uns, vous en exterminerez des milliers. Mais, véritablement, croyez-vous que ce soit là un moyen efficace de relever le niveau moral d'une nation et de lui faire accepter les enseignements que vous lui donnez au nom de Dieu? Quant à nous, nous ne le pensons pas, et la connaissance des lois de la réincarnation nous confirme pleinement dans ce sentiment. En effet, il est évident que les victimes de la cruauté impitoyable de Moïse devait arriver dans l'erraticité avec une haine mortelle contre lui, et elles ne se faisaient pas faute d'agir par leurs inspirations sur leurs amis de la terre, pour les exciter à la révolte, en attendant qu'elles pussent se reincarner elles-mêmes pour se venger de celui qu'elles considéraient comme leur bourreau. Aussi, voyez le résultat : ce peuple murmure sans cesse contre Dieu et contre son représentant; il n'y a que la terreur et la force brutale qui puisse momentanément lui fermer la bouche; et les plaintes séditeuses recommencent sitôt que vous laissez reposer le glaive qui vient de les frapper. Et Moïse, après avoir usé de cette répression épouvantable pendant plus de quarante ans, meurt avec cette conviction désolante que, lui disparu, le peuple abandonnera sa doctrine et délaissera Jéhova pour aller aux idoles.

On a tout lieu de présumer que tout autre aurait été la destinée d'Israël, si l'on avait tenu, dans la punition, un plus juste compte des responsabilités et du degré d'avancement intellectuel et moral des coupables. Si, au lieu de les frapper tous en masse, on avait puni seulement les chefs et épargné les complices inconscients, il est probable que la répression aurait eu un caractère autrement efficace et moralisateur.

Il est certain que Moïse a été un des grands initiateurs de l'humanité. Mais nous ne pouvons nous rallier à la conclusion que l'auteur formule en ces termes à la fin de son ouvrage : *« Il n'y a pas d'autre Dieu que le Jéhova de Moïse! Il n'y a pas d'autre Messie que Moïse! »* Cette double affirmation, dans sa forme absolue, ne nous paraît pas tenir un compte suffisant des lois

d'évolution progressive de l'espèce humaine. Moïse a été un des messies de Dieu, c'est incontestable; mais il n'a été ni le premier, ni le dernier. Il a pris une fraction de l'humanité à une des périodes de son développement, et il a édicté des lois qu'il a cru pouvoir s'adapter le mieux à son caractère et à son tempérament physique et moral. Selon nous, ses prescriptions et surtout leur application étaient trop rigoureuses, et il a dépassé le but en gouvernant ainsi par le fer et par le feu; aussi son œuvre est restée imparfaite, comme il le reconnaît d'ailleurs implicitement lorsqu'il adresse aux Hébreux les dernières recommandations relatées à la fin du Deutéronome. — Il est très probable que Moïse a dû reparaitre sous le nom de quelque autre législateur, dans la suite des temps; et s'il nous était donné de connaître sa nouvelle personnalité, nous ne manquerions pas de constater qu'il est revenu de ses procédés violents, et que ses lois ont revêtu un caractère de mansuétude et de miséricordieuse équité inconnu dans la législation hébraïque.

Quant au Dieu Jéhova, malgré tout le soin que l'on prend de nous le représenter comme uniquement préoccupé d'assurer le bonheur des êtres les plus infimes de la création, nous sommes loin de le considérer comme l'idéal le plus élevé que l'homme puisse se faire de la divinité. Nous le trouvons beaucoup trop sévère pour l'homme auquel il demande ce qu'il ne peut encore raisonnablement obtenir de lui. En effet, à l'époque où se développe le récit de Moïse, le peuple que Dieu s'est choisi est encore très arriéré, très ignorant et presque inconscient. Pourquoi alors le mener si durement? Pourquoi ne pas avoir pour lui plus de ménagements? Est-ce ainsi qu'un bon père se comporte avec son enfant en bas-âge? Le laissera-t-il jouer avec le feu, et le punira-t-il ensuite impitoyablement parce qu'il s'est brûlé? — Autre question: Pourquoi cette furieuse jalousie si souvent manifestée par Jéhova quand le peuple sacrifie aux idoles? Le seul vrai Dieu craint-il donc que les faux dieux le détrônent, et n'est-il pas assez fort pour dédaigner ces manifestations qui, du reste, ne sont le plus souvent au fond qu'un hommage rendu, par le peuple ignorant, à un être qu'il croit lui être supérieur? C'est bon pour le roi de la terre d'être offusqué par les honneurs rendus à un autre roi, son rival. Mais Dieu, c'est-à-dire le Maître tout-puissant, le Père de tous, peut-il descendre jusqu'à se venger de ce que ses enfants ont oublié un moment que c'était à lui seul qu'ils devaient leurs hommages? Combien nous aimons mieux le Dieu que Jésus sur la croix invoque en implorant en ces termes le pardon de ses bourreaux: « Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Quoi qu'il en soit de ces critiques, que nous prions M. Weil d'excuser comme étant l'expression d'une conviction profonde, nous n'en reconnaissons pas moins la haute portée philosophique de l'œuvre que nous venons

d'analyser, et nous la recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs. M. Weil a vu, comme la plupart des esprits supérieurs de notre époque, que l'ennemi le plus redoutable de tout progrès religieux c'est précisément le merveilleux et le surnaturel sur lequel les anciens chefs de religion ont cru devoir s'appuyer pour frapper l'imagination de leurs adeptes; et nous croyons, avec lui, que le meilleur moyen d'attirer à la religion sans épithète les hommes de science, consiste à la débarrasser de cette sorte de lèpre miraculeuse qui l'a trop longtemps défigurée. A ce titre, nous le remercions d'avoir, selon une expression célèbre, contribué à *éche-niller* Dieu, en élaguant des récits de la Bible tout ce qui est contraire au sentiment philosophique éclairé par la science moderne; c'est un pas de plus fait vers l'unification des croyances religieuses dans une conception synthétique qui sera, nous en avons la ferme conviction, la seule religion de l'avenir.

CÉPHAS.

LE BOPAL. *Langue Universelle*. Grammaire, textes et petit vocabulaire, par St. de Max. Paris, 5, rue des Petits-Champs, brochure de 54 pages, prix, cinquante centimes.

Dans le but de faciliter et de multiplier entre les divers peuples de la terre les rapports directs, industriels, commerciaux ou de l'ordre scientifique, moral... suffit-il de remanier les langues existantes, d'en corriger par exemple l'orthographe, ainsi que le propose M. Passy, ou faut-il créer de toute pièce une langue entièrement nouvelle en harmonie de tout point avec les besoins, les idées, les sentiments et les tendances de la civilisation moderne? C'est ce dernier parti seul qui nous a paru pratique, et sans méconnaître en rien les difficultés de toutes sortes auxquelles un essai de ce genre nécessairement se heurte, nous avons pensé que la poussée des choses, fatale et irrésistible, nous aidant, le succès pourrait à certaines conditions devenir relativement même facile. Ces conditions sont : 1^o Grammaire très simple et toutes les règles absolument générales; 2^o mots courts ou les voyelles (la voyelle *a* surtout), prédominent; 3^o sons et prononciation faciles, sonores; 4^o mots composés à la manière anglaise, par simple juxtaposition.

En composant notre cours de Bopal, nous nous sommes inspiré de ces principes. Notre alphabet se compose de 23 lettres (latines); toutes les lettres se prononcent, nul son étrange ou difficile, en moyenne autant de voyelles que de consonnes; résultat : commodité, harmonie et brièveté dans l'émission de la pensée. En vérifiant sur un grand nombre de textes, nous avons pu constater qu'une phrase de cent lettres, traduite en Bopal, en moyenne, n'en demande que 75, économie de 25 pour cent. clarté et précision en sus.

Nous nous proposons, du reste, de revenir sur ce sujet qu'en attendant, nous demandons la permission de recommander plus particulièrement à l'attention de nos spirites que cette question intéresse.

— *Le spiritisme est la science des faits médiumiques* — *Godim biwim el raf del dunnas mikedik.*

SAINT DE MAX.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
<i>L'âme et ses manifestations dans l'Histoire</i> , par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
<i>Recherches sur le spiritualisme</i> , par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
<i>Episode de la vie de Tibère</i> , œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
<i>L'Abbaye des Bénédictins</i> , par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
<i>La Magie dévoilée</i> , ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare.	60 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les quatre Evangiles de J.-B. Roustaing et le livre des Esprits, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
<i>Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes</i> , par le Dr Vahu.	5 fr. »
<i>Choix de dictées spirites</i> , par le Dr Vahu.	1 fr. »
<i>Psychologie transformiste</i> , évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
<i>Etudes spirites</i> , groupe bisontin. <i>Etudes économiques</i> .	1 fr. 50
<i>La Muse irritée</i> , poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
<i>Choses de l'autre monde</i> , 3 ^e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
<i>Les Chrysantèmes de Marie</i> , par C. Chaigneau.	3 fr. 50
<i>Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence</i> , Dr Vahu.	3 fr. 50
<i>Conseils aux pères de famille</i> , Dr Vahu.	1 fr. 50
<i>Spiritisme, fakirisme occidental</i> , Dr Gibier.	4 fr. »
<i>M. le marquis</i> , histoire d'un prophète, par M ^{me} Claire Vautier.	3 fr. 50
<i>La Cité Chinoise</i> , par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
<i>Cosmogonie des fluides</i> , par A. Bourdin.	1 fr. 25
<i>La raison du spiritisme</i> .	3 fr. »
<i>La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme</i> , par la Société Atmique.	1 fr. »
<i>Préface des commentaires sur le sômedaero de Gaetomo</i> (Société Atmique).	1 fr. »
<i>Causeries spirites</i> , dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
<i>Le messie de Nazareth</i> .	3 fr. »

Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérél, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50:

Le Gérant : H. JOLY.